

DONNER SENS AVEC DES MERES SANS PAPIERS A LEURS SAVOIRS PROFANES¹

Tine Brouckaert

Université Jean Monnet, Saint-Etienne
Département des Sciences de l'Éducation
33, rue du Onze Novembre
F – 42023 Saint-Etienne cedex 2 ;
Université de Lyon - 42023 université de Saint Etienne MO.DY.S 5264 CNRS
Attachée par cotutelle à l'université de Gand, Belgique.
CiCi (Centre d'interaction et Communication Interculturelle)
tine.brouckaert@ugent.be

Mots-clés : *mothering, sans papiers, citoyenneté, éducation, méthodologie ethnographique.*

Résumé. *Cet article s'intéresse à l'expérience éducative des mères sans papiers en France et en Belgique. Celles-ci se trouvent contraintes à négocier et composer constamment avec leur environnement. Ainsi, j'essaie de mettre en lumière leur position vis-à-vis de la société dominante et vis-à-vis les personnes avec qui elles sont confrontées quant à l'éducation de leurs enfants. Comment essaient-elles de stabiliser cette position dans le but de préparer leurs enfants, au mieux, comme de futurs citoyens insérés dans nos sociétés postmoderne, ceci particulièrement avec les idéologies dominante de l'éducation et du mothering qu'ont les cadres et les professionnels de l'école et des crèches, et dans leur relation avec la chercheure. Dans un dernier point j'aborde la problématisation méthodologique d'une approche ethnographique afin de donner sens ensemble au sein des relations asymétrique de pouvoir entre chercheure et enquêtées.*

1. Problématique générale

Cette contribution porte l'éducation que donnent des mères sans papiers à leurs enfants à propos de deux « points aveugles ». Un premier est conceptuel : leur statut est construit idéologiquement selon une opposition qui les stigmatise, opposition « privative » (Derycke, 2010) qui ne relève que leurs « manques » et en conséquence les désigne comme étant en défaut : défaut du « droit à être là » qui les prive finalement de tous les autres droits. Leur position a des répercussions sur la relation qu'elles maintiennent avec leur entourage. Elles se retrouvent suite à cette position dans un espace de négociation et de composition constante. On considèrera ensuite un deuxième point aveugle, la relation de la mère sans papier avec l'entourage scolaire, avec la société et finalement avec la chercheure. Depuis cette position elles négocient une place, pour elles-mêmes et leurs enfants, qui produit un effet au plan des savoirs profanes². Un troisième point aveugle découle du premier et pose la question de l'approche méthodologique de ces publics. Il s'agit d'abord de repérer les décalages et de proposer une méthodologie pour les prendre en compte.

¹ Texte rédigé dans le cadre de Profacity, A Small Scale Focused Research Action (Contract 225511) supported through the Seventh Framework Programme For Research and Development.

² Savoir profane, en opposition au savoir expert, obtenus et construit dans les appareils légitimes de diffusion et de création du savoir.

2. Conceptuellement

2.1 Les politiques de location

Notre étude porte sur le *mothering*³ que déploient ces mères, ceci dans le contexte de la Belgique et de la France. Il est pour cela nécessaire de prendre en compte la construction idéologique de leur statut de mères « sans » au travers des 'politiques de location', c'est-à-dire de leur mise en place dans la société et de la manière dont elles sont vues, ceci à l'aide d'une analyse intersectionnelle. La théorie intersectionnelle a été développée initialement par les féministes noires dans les années quatre-vingts (Crenshaw, Collins) confrontées à la nécessité d'une pratique et d'une analyse intégrée partant du fait que les systèmes majeurs d'oppression se croisent (Yuval-Davis). La méthode analytique « intersectionnelle » a été considérée comme l'approche la plus importante que la théorie féministe a apportée (McCall, 2005, p.1771). Elle réfère aux intersections des principes structurants qui jouent dans chaque société. Elle aide ainsi à analyser la position de chaque individu ou groupe d'individus et l'avantage ou le désavantage structurel que chaque position leur apporte. Par exemple une femme noire et musulmane doit être vue non seulement sous l'angle des dominations de genre, de couleur ou de religion, non pas en les séparant, mais en les considérant comme un ensemble, car on ne peut capter la réalité sociale sous un angle restrictif. L'analyse intersectionnelle est maintenant devenue un cadre commun qui a été beaucoup débattu dans les études internationales sur le genre et sur la diversité ; elles sont progressivement entrées dans le domaine général des théories sociales. Partant de cette approche, je considère les personnes faisant partie de ma recherche de terrain, comme des *participantes*, et je les nomme telles, ceci d'un point de vue non-normatif eu égard aux identités dominantes, particulièrement liées à l'absence d'un statut légal de citoyenneté, etc...

Des migrantes sans papiers, sont stigmatisées par le racisme dont les femmes de couleurs souffrent dans des sociétés principalement blanches d'une Europe postcoloniale de l'après 11 septembre. D'un côté elles sont considérées du point de vue d'un féminisme scientifique colonial et essentialiste, elles peuvent ainsi être « pathologisées » comme des victimes d'une culture patriarcale étrangère, ou d'une religion non-civilisée, spécialement quand elles sont vues comme des musulmanes (Gily & Longman ; Abu-Lugod). De l'autre côté, elles sont considérées comme des migrantes dans des discours de droite ou dans les discours libéraux qui sont maintenant la norme dans la plus grande partie de l'opinion publique, elles sont alors vues comme des 'autres', non intégrées, profitant d'un système en vivant sur le dos des autochtones. Réfugiées sans statut légal elles sont non-seulement privées des droits humains de base, de plus elles sont souvent vues comme des sujets vulnérables qui suivent leur mari en assumant leur rôle de femme ou de mère. Ces cas se manifestent à l'occasion du regroupement familial ou de migrations par des mariages internationaux. Sous le terme de '*mail-order brides*', ce dernier cas peut souvent être lié aux industries de sexe et ces femmes être des victimes d'un *business* dominé par des hommes (Burgess 2004 ; Constable 2003).

Notre étude de cas concerne la situation délicate de mères sans papiers et de leurs enfants ; elles ont migré avec l'intention de leur assurer un meilleur avenir ainsi qu'à elles-mêmes, leurs enfants étant nés sur le sol belge ou français ou dans leurs pays d'origine. Cette contribution veut présenter des résultats préliminaires d'une étude ethnographique participative (de 2008 à aujourd'hui) sur et avec des femmes qui se retrouvent dans une position d'exclues, particulièrement à cause de leur manque de titre officiel de citoyenneté vis-à-vis de la société dominante (Flandres, France). Cinq femmes sans papiers ont

³ Le terme '*mothering*' n'est pas couvert tout à fait par les termes français *maternité*, ou *maternage*. Je choisis alors d'utiliser le terme anglais qui selon Ruddick comprend non seulement l'acte de faire naître mais prend aussi en compte la protection pour la *préservation* de l'enfant, *les soins attentifs* pour la confiance et le respect pour lui-même de l'enfant, *l'apprentissage* [voire l'éducation] ; tous contribuent à ce que l'enfant soit accepté socialement.

participé, certaines ont accepté un entretien en profondeur enregistré pendant environ deux heures chacune et toutes ont été accompagnées dans leurs activités quotidiennes. Ces femmes sont de différents origines, de diverses couleurs, classes, âges, religions et nombres d'enfants. La plupart sont des femmes isolées mais leur statut relationnel peut changer pendant l'étude, comme aussi le nombre d'enfants. Ces femmes comme leurs enfants sont vues par la société dominante comme des « sans-papiers » (J. Rancière) légalement et culturellement, occupant une position de marginalité à cause de la privation de droit et de ressource qu'elles subissent ainsi que du racisme, structurellement implanté, et qui règne dans la vie quotidienne tant en Flandres qu'en France.

2.1.1 Présentation des participantes

Pakita (42), Bolivienne et mère de quatre adolescents qui sont restés en Bolivie avec sa mère. Ici elle a eu une fille, Rada, qui a 3 ans aujourd'hui. Pendant sa grossesse (à trois mois) elle a été expulsée mais est revenue pour habiter avec le père, un Hollandais qui résidait en Belgique depuis longtemps. Un an après la naissance il a disparu sans jamais reconnaître la petite.

Ella, d'origine camerounaise est arrivée en Belgique sans papiers comme mineure. Elle n'avait que 17 ans. Aujourd'hui elle en a 24 et est mère isolée de Leon qui a deux ans. Elle est croyante catholique, sans papiers et son fils a été reconnu avant la naissance par un Belge d'origine camerounaise, mais après il n'y a plus jamais eu de contact entre le père, l'enfant et sa mère.

Aliyah habite en France depuis trois ans. Elle est venue avec ses deux enfants ; ils avaient à l'époque six et trois ans. Après un séjour chez son frère et sa belle sœur, elle et ses deux enfants sont allés vivre dans un centre de réfugiés. Devant la réponse négative pour obtenir ses papiers. Elle a repris contact avec son ex-mari, qui se disait français, et prétendait l'aider pour ses papiers. Elle a été abusée mais a eu deux autres enfants avec lui. Après un imbroglio à l'occasion de la reconnaissance du dernier par un tiers, A., qui a beaucoup souffert, veut toujours être française, une femme qui « fait partie » dans la vie publique.

Radoesh, est une femme de (environ 45 ans) avec deux adolescents d'origine Iranienne. Elle est la seule de toutes ces femmes à avoir un bon diplôme : comptable. Ses enfants se font très bien à l'école : le garçon est en dernière année du secondaire et sa fille entre à l'université. Elle fait tout au point d'être épuisée physiquement et mentalement et se plaint de son état. Elle considère très important de transmettre l'islam à ses enfants mais est radicalement contre le port du voile. Après 8 ans en Belgique Ils ont eu une réponse positive pour la régularisation fin 2009.

Selia (28 ans), est d'origine congolaise mais a habité neuf ans en Syrie avant d'arriver en France ; elle est la plus récente de toutes les participantes. Elle a trois enfants âgés de 10, 5, 4 ans et maintenant un bébé de neuf mois (août 2010), car elle est arrivée enceinte de six mois. Ils habitent actuellement dans un foyer à Saint-Etienne.

2.1.2 Positionnement des mères sans papiers selon l'approche intersectionnelle

Ces mères sans-papiers ont des enfants qui continuent d'être stigmatisés comme des « sans » à cause de leur couleur, de leur statut de migrant et de leur situation socio-économique. Erel (2009) critique le discours racial public sur le *mothering* qui places les mères migrantes dans la dichotomie entre tradition et modernité. En termes de *mothering*, les identités de ces femmes divergent de celles du modèle de la famille normative ; beaucoup de théories féministes sur le *mothering* considèrent aussi comme normative et universelle la famille archétypale blanche, de classe moyenne, nucléaire qui clive

la vie de famille dans les deux sphères opposées du genre (Eisenstein, Hill Collins). Dans le *mothering* original qu'elles reconfigurent en ce qu'elles sont confrontées à leur nouvelle situation, ces femmes doivent traiter avec des différentes barrières à cause des intersections de race, classes, genre, statut de relation et statut de citoyenneté. La citation suivante d'Ella, montre comment le racisme dans la société belge est en intersection avec la classe sociale et le statut de citoyenneté et comment cette position peut l'influencer dans l'éducation qu'elle donne à son fils :

« Pour t'intégrer très bien dans ce pays tu dois bien apprendre, bien aller à l'école, ou avoir un bon métier, parce qu'un noir même s'il est belge, il reste toujours noir. Il y aura toujours une différence (...). Les Belges aiment bien des gens qui ont des bons carrières donc, si tu es belge et noir, ils seront fière de dire 'ah oui ça c'est un belge, ça c'est un vrai belge !'. (...) Si tu es noir et même avec la nationalité belge, mais juste quelqu'un de moyen, tu vas pas être considérée. Ils vont te dire 'tu es africain'. Parce que la nationalité tout seule ne suffit pas ici. Mais je prépare déjà mes enfants à l'avance pour pouvoir confronter ça. Parce que un africain qui est avocat, chirurgien, médecin, ... et qui mérite, les Belges lui donne l'honneur. (...) Parce qu'il y a des Belges d'ici qui n'ont pas pu arriver à ce niveau. Alors éduquer mes enfants au niveau plus haute possible pour affronter toutes les barrières. »

3. Négocier le *mothering* en fonction du courant dominant dans l'espace d'éducation

3.1 Négocier le en fonction du courant dominant dans l'espace d'éducation

Depuis ces positions spécifiques, les mères sans papiers composent avec les idéologies dominantes et produisent, par leurs pratiques, des savoirs profanes qui ont pour but de préparer leurs enfants (et elles-mêmes) à être des 'bons' citoyens acceptés. Leurs récits de vie doivent être lus comme des cas singuliers même si sur certains points il y a des points communs. Leurs pratiques liées à leur identité comme mères sont dirigées par le but de maximaliser les sentiments d'appartenance chez l'enfant (autant au niveau familial qu'au niveau social plus ample). En même temps, négocier ces différences et se positionner vis-à-vis de ces différences a des répercussions sur leur propre identité comme citoyenne et leur pose la question : quel type de citoyennes veulent-elles être (Brouckaert, Degraeve, Longman, 2010) ? Car bien que les pratiques des mères sans papiers ne conviennent pas aux catégories dominantes et normatives du *mothering* dans la société belge ou française, j'estime que ces pratiques concernent la citoyenneté en ce qu'elles élèvent des citoyens potentiels et fournissant les soins nécessaires à l'éducation de leurs enfants. Pour cela elles sont constamment en train de négocier leur identité et celle de leur enfant, de même que le sens de l'appartenance dans une société où cette appartenance peut être contestée dans leur environnement immédiat comme dans les discours publics. Ces mères sont forcées à composer, parfois en reproduisant, sinon en divergeant des idéologies dominantes ou normatives du *mothering*.

Malgré leur invisibilité au regard de la loi, des mères sans papiers sont, en vue de l'éducation de leurs enfants, quotidiennement en contact avec des différents groupes sociaux où jouent des différentes relations de domination. Quand on observe un instant leur réseau et leurs contacts en focalisant sur ceux qui sont nécessaires pour leur éducation, on retrouve des relations souvent asymétriques. Elles entrent en contact avec des gens qui appartiennent à ce qu'Erel (2009) appelle le *majority framework*, soit des institutions comme les crèches ou les écoles. Les personnes qu'elles rencontrent peuvent être aussi bien des professionnelles que des bénévoles. Suivant Rancière, je souscris totalement à l'idée de l'égalité des intelligences et, par là, de l'expertise, comme il le développe dans le *Maître ignorant* (1987). Quant à l'éducation de leur enfant, je me suis rendu compte que des mères qui participent ainsi ont des idées bien arrêtées sur l'avenir de leurs enfants ; néanmoins, elles se trouvent contraintes d'agir

pour leur éducation dans un espace de négociation quand elles sont confrontées aux institutions et aux idéologies dominantes.

Elles adhèrent à des cultures de *mothering* qui sont souvent différentes de celles qui prédominent dans les sociétés occidentales, belges et française. Les mères sans papiers essaient alors de transmettre à leurs enfants certaines valeurs qu'elles ne retrouvent pas dans les dispositifs éducatifs en Flandres ou en France. Néanmoins elles semblent convaincues que la socialisation par la communauté, scolaire plus particulièrement, va avoir une influence importante sur leurs enfants. Comme d'autres femmes concernées dans l'éducation de leur enfant, elles rencontrent les professeurs, la direction de l'école, les travailleurs sociaux, les agents de la garderie, etc. Mais pour les femmes sans papiers, ces contacts sont caractérisés par des relations de domination asymétriques ; c'est dans cet espace qu'elles négocient et composent, comme le montre la citation suivante d'Ella, une jeune mère d'origine africaine :

« Même comme je suis avec lui, sa mère africaine, il aurait trop la mentalité belge. Parce qu'il est né ici, il va grandir ici donc il va prendre plus la mentalité belge que africaine. (...) Les enfants qui sont nés ici réagissent vraiment comme des belges... W va à l'école, va avoir des amis belges, les éducatrices seront des belges, les lois seront des lois belges, ... alors tout ce qu'il aurait appris sera belge ; pas mon école. »

Suivant Ruddick (1989) des parents veulent éduquer leurs enfants de manière à en faire de futurs citoyens conformes aux attentes sociales imposées. Toutes les participantes reconnaissent des 'différences' entre la manière dont elles éduquent et élèvent leur enfant 'à la maison' et la manière qui domine l'éducation des mineurs dans la société. Mes observations montrent en même temps que des femmes elles-mêmes considèrent que le *mothering*, selon leurs traditions, repose sur l'interdépendance et sur une responsabilité partagée, conception du *mothering* apparemment opposée à celle de l'occident qui le considère davantage comme une tâche généralement individuelle. Mais aussi les valeurs associées à l'éducation des enfants sont vues comme étant différentes. L'une d'elle est la perception des relations familiales, comme le respect, spécialement pour des personnes âgées, la responsabilité vis à vis de la famille, la solidarité, mais aussi la place de la religion... Voici des extraits d'entretiens qui renvoient à ces pratiques :

« Participante : Chez nous en Afrique, on voit une famille pauvre, moi, une famille de 3, Tu vois une mère avec ses 6 enfants, mais elle, pauvre eh ! Elle fait une grande casserole de nourriture pour sa famille pour deux jours, parce qu'elle n'a pas beaucoup d'argent pour faire la nourriture, pour faire la cuisine tout les jours. Mais si les enfants des voisins viennent chez elle, elle est obligée de les donner aussi.

Chercheuse : obligée par qui ?

Participante : obligé par solidarité. Parce que c'est comme ça chez nous. Tu ne peux pas laisser manger tes enfants et tu donnes pas aux voisins. Tu ne peux pas c'est impossible. Parce que moi j'ai déjà eu des copines belge, sur qui je vais chez eux, ils sont en train de manger à table mais ils nous ont pas [donné à] manger hé... j'ai trouvé ça un peu ...c'était ... j'étais vraiment choquée... ils nous ont même pas invités pour dire « venez vous joindre à nous », avant qu'on a dit non, pendant qu'on était encore en train de voir la télé, ils sont allés manger... pour nous c'est scandaleux. » (Ella)

Les mères choisissent consciemment quelles valeurs elles veulent transmettre à leurs enfants comme aussi des structures d'appartenance. Les mêmes stratégies sont utilisées pour transmettre des valeurs religieuses et des identités d'appartenance. Par exemple une femme musulmane pratiquante estime qu'il est très important de transmettre la religion comme manière de vivre à sa fille, de 17 ans. Mais

quand sa fille doit étudier ou quand ça la met en difficulté à l'école, elle est d'avis que sa fille peut être exemptée de faire le Ramadan.

Des mères sans papiers qui ont contribué à cette étude semblent trouver l'équilibre entre des idéologies de *mothering* qu'elles ne jugent pas incompatibles mais plutôt complémentaires. Les particularités ethniques ne sont pas reproduites en dehors d'un engagement dans la société de résidence (Erel, 2009). La socialisation des enfants par des institutions publiques comme l'école et la crèche est perçue comme étant très importante pour apprendre la langue dominante en Flandres, le flamand, et pour entrer en contact avec des enfants du *majority-framework*. Sur certains points cela devient même une priorité pour elles.

« *La partie Flamande de la Belgique est mieux pour y vivre avec mon fils ; comme il est noir, je préfère qu'il parle Français et Flamand. De telle manière ses chances sur le marché de travail seront augmentées* » (Ella).

4. Pour introduire la méthodologie du *sensing*

4.1 Méthodologie dans l'approche du terrain

Décrivons les différentes étapes dans l'approche du terrain.

Dans la première étape de l'approche du terrain, R. Pinxten propose de se lancer dans un « terrain chaotique ». C'est à dire qu'il ne faut pas se baser sur ses propres questionnements et hypothèses. Il propose une immersion totale. Les impressions, les faits comme les sentiments par lesquels le chercheur sera envahi pendant cette étape qui durera plusieurs semaines sont tous importants et seront précieusement notés dans un carnet de terrain, tel un ethnologue. Concrètement, les faits et les observations seront écrits sur les pages de droite du carnet. La surface des pages de gauche dans le carnet seront destinées à toute chose qui sera ajoutée par nos propres pensées, sentiments, impressions. L'étape deux exige de tenter de trouver un certain ordre, une logique dans les « grimoires » qu'on a recueilli durant les semaines de l'étape une. Le chercheur doit prendre du recul pendant cette étape, en évitant la projection de son propre ordre mental au lieu de celles qui sont des expériences de ses participants. C'est à ce moment que le chercheur a besoin de ce qu'il appelle (Pinxten, 1997) « *l'intuition ethnographique* ». L'intuition ethnographique touche ici à la question éducative qui est posée plus haut. C'est le chercheur qui interprète d'abord selon son intuition les pratiques et les narrations des participants. Néanmoins cette analyse sera vérifiée dans une prochaine étape en interaction avec les participants, utilisant la méthode du « *sensing* ». Avant de tirer des conclusions sur le *mothering* par rapport à l'éducation, j'ai consulté les participants sur leur *mothering*, l'éducation à la citoyenneté, et des appartenances identitaires qui y sont liées.

A partir de ce moment, il y a une vérification constante des expériences des participants et des observations interprétées par l'intuition du chercheur, c'est l'étape trois. D'abord je retourne auprès des participants avec les entretiens en profondeur et les récits de vie qui ont été réalisés ensemble qui, une fois retranscrits, sont vérifiés auprès des participants pour contrôler la compréhension des concepts et l'intuition ethnographique. Je veux vérifier ensemble, avec chaque participante, si elles ont la même interprétation ou intuition sur les concepts de *mothering* et de citoyenneté. Ce processus, où le chercheur retourne parmi ses participants pour contrôler ses intuitions, est celui du « *sensing* ». Cette méthodologie invite les participants à la construction de la science. Le chercheur y pose des questions systématiquement en relation avec ses suppositions. Le participant répondra et réagira spontanément et le chercheur interprétera et observera. Cette troisième étape est cyclique. Considérons maintenant le retour réflexif sur les conditions d'émergence du sens dans la relation avec les participantes.

4.2 La relation avec la chercheure

Ce n'est pas seulement l'enquêtée qui se positionne sur un certain nombre d'intersections, mais le chercheur lui aussi est pris dans ce système de relations de domination. Classe, religion, et autres facteurs sociaux et personnels définissent certaines expériences, et les réactions à celles-ci créent des nouvelles expériences (Powdemaker, 1996) ; en conséquence, dans le cadre de l'approche intersectionnelle, il convient de privilégier le rapport aux participantes. Dans cette étude, je suis la chercheure comblée de savoirs et de papiers, l'opposition se creuse encore quand on considère les intersections de classe, de race, de couleur, de religion... Comment sortir d'une telle situation ?

La méthodologie de l'ethnographie impliquée recommande que le recueil des données se fasse surtout par l'observation participante : le chercheur comme le participant font intégralement partie de l'analyse. Examinons alors les positions et relations hiérarchiques pour parvenir au mieux à cette démarche commune. Pour cela, considérons la négociation qui est issue de la relation entre chercheure et participante, particulièrement la légitimation de ma présence et de mes démarches. Depuis 2008 j'ai suivi les participantes dans leurs pratiques quotidiennes. J'ai effectué des observations participatives dans leurs environnements quotidiens : accompagnement des démarches juridiques et scolaires, présence aux manifestations diverses, recueil des récits de vie narratifs, de matériaux personnels sous forme de journal, prise de contact régulière : quand j'étais à l'étranger, le contact s'est maintenu, surtout avec mes participantes en Belgique, par communication téléphonique et par mail ... Il s'agit donc d'une méthodologie multiple et complémentaire.

Les sans parts nous identifient comme ayant part et ont des attentes en fonction du pouvoir que nous avons par le biais de notre insertion dans des réseaux sociaux et politiques. N'y a-t-il pas alors une double manipulation, 1° de nous vers eux pour obtenir d'eux du temps pour les entretiens et les observations, et 2° d'eux vers nous, en ce qu'ils attendent des avantages en échange, et lesquels ? Comment cette double relation évolue-t-elle ? Quel crédit accorder aux paroles, engagements, etc. de part et d'autre : d'eux vis à vis de nous, de nous vis à vis d'eux ? Je présenterai ci-dessous succinctement la première étape, l'abord du terrain, et mes intuitions portant sur les 'contrats implicites' avec mes participantes. Chaque relation entre chercheur et une mère sans papiers doit être lue comme une singularité, bien que certains éléments puissent être attestés ailleurs.

Ainsi, j'ai rencontré Pakita début avril 2009 Mon attention s'est portée sur une femme assise toute seule, un peu éloignée au milieu des enfants dans le salon. Elle a les traits d'une personne d'Amérique latine. Nicole, accompagnatrice de la maison, m'a dit que personne ne sait bien communiquer avec elle, parce ce qu'elle ne parle pas bien néerlandais ; or, comme je parle espagnol, je me suis alors simplement rapprochée d'elle pour mieux faire connaissance. Depuis ce jour, elle est une de mes participantes les plus importantes. Je passe souvent chez elle à la maison, je l'accompagne à l'église, chez ses copines, à la crèche pour chercher sa petite fille... mais surtout elle m'appelle pour que je prenne rendez-vous chez son avocat, quand elle a reçu du courrier qu'elle ne sait pas lire, ... là, elle me dit, « faut que tu viens m'aider ». Elle me disait au début avec ces mêmes mots : « tu serais mon assistante sociale ». En même temps, elle m'appelle sa fille en Belgique. Moi je lui demande de son temps et qu'elle veuille partager avec moi ses expériences, quelque part aussi je crois que cela la soulage d'avoir quelqu'un à qui elle peut parler qui est à part de la communauté latino (bolivienne) à Anvers.

Début 2009 j'ai fait connaissance avec Ella, jeune mère d'un fils qui a deux ans actuellement. Camerounaise, elle adore m'apprendre des éléments de sa culture et est très curieuse d'avoir une connaissance qui soit une vraie Belge. Voici ce que je retiens ceci de ses paroles : elle dit souvent que c'est dur d'avoir un vrai contact avec de 'vraies Belges'. Elle a gardé comme amie une femme

qui travaillait dans le centre de détention où elle était lors de son arrivée. Elle soigne précieusement ce contact. Elle sait qu'arriver quelque part avec un Belge ça ouvre des portes et que je connais d'autres réseaux et leurs codes.

Radoesh, me disait lors de notre première rencontre fin 2008, qu'elle voulait participer à cet étude parce qu'elle voulait « faire son histoire », raconter l'injustice faite aux personnes sans papiers. Cela fut difficile au début, car parler de ses expériences personnelles ne va souvent pas sans relation de confiance ou d'amitié.

Aliyah veut être française, une femme qui « fait partie ». Quand elle me dit cela, elle parle spécialement de la vie publique ; dès qu'elle a des « copines », 'de vraies Françaises', elle les amène chez elle pour que son homme voie qu'elle a des contacts. Voici un extrait d'une conversation :

Aliyah « Non non, je ne veux plus être une femme commandée, je veux avoir les choses à dire. »

Chercheuse « Mais tout le monde sait que dans beaucoup de ménages magrébins, à la maison celles qui commandent, ce sont les femmes »

Aliyah « Mais oui ma chérie, à la maison, qu'est ce que j'ai pour commander ? Ma casserole ? La vraie vie se joue à l'extérieur et je veux en faire partie ! »

Lors de ma dernière visite avec une autre chercheuse, elle a été très claire : « aidez-moi » nous a-t-elle dit. Elle veut trouver une solution à sa situation. Au moment que je l'ai vue la dernière fois elle jouait avec l'idée d'écrire une lettre à la presse, au président même pour dénoncer sa situation. Car elle veut rendre publique son expérience suite à la médiatisation de la régularisation d'une femme sans papiers par le président Sarkozy lors de la journée internationale des femmes. Cette femme maghrébine avait été battue par son frère au prétexte qu'elle ne portait pas le voile et a été renvoyée en Algérie. A l'époque, cela l'avait influencée et elle n'avait pas porté plainte contre les violences graves de son mari. Elle voit maintenant une opportunité suite à la décision du président ; pour cela elle cherche des contacts avec la presse, c'est pourquoi elle a fait alors appel à nous.

Dans la section suivante j'introduis la méthodologie de *sensing* qui fait suite à ce retour réflexif sur l'émergence du sens dans la relation.

4.3 Le sensing

La crise dans des sciences humaines et sociales au début du 21^{ème} siècle défie des limites de connaissance. Le paradigme positiviste qui considère le monde comme prévisible et ordonné est en faillite. Cette crise fait apparaître de nouvelles manières pour collecter la connaissance dans les sciences sociales en général. L'épistémologie postmoderne a surgi et n'accepte plus le point de vue individualiste du chercheur comme étant le seul valable.

Néanmoins, comme on l'a traité aux points 2 et 3, les dialogues interculturels ne sont pas construits dans un cadre vide. Les différentes orientations d'une 'recherche action' sont cadrées dans un contexte global avec des identités et des appartenances multiples, différentes idéologies de *mothering*, des restrictions liées au respect des droits humains, des relations de pouvoir...

Certains anthropologues voyaient dans cette crise épistémologique une occasion pour créer des méthodes fondées sur des valeurs scientifiques temporaires en interaction avec le contexte de la réalité sociale. En faisant cela, ils posaient des actes qui consistaient en des essais pour comprendre et

créaient à la fois de la réalité sociale en tant que 'connaissance située' (situated knowledge - Pinxten, 2007). En faisant appel aux contextes et à ses participants, ils essaient ainsi de résister aux discours dominants et de croire aux possibilités humaines universelles.

La méthodologie du *sensing* développée dans le projet de PROFACITY auquel cette étude contribue, essaie de confronter les limites de cette tendance. Cette méthodologie veut produire du sens avec des données recueillies par le chercheur en y faisant participer des enquêtés pour voir comment ce sens peut être vérifié. Placer des sujets (finalement appelés : des participants au lieu d'enquêtés) dans le processus de recueil de la connaissance fait surgir de nouvelles questions. Cela impose de croire dans l'« égalité des intelligences » (J. Rancière, 1987). Je traite ici la deuxième question et point aveugle de cet article concernant l'approche méthodologique. Etant donné l'éloignement maximal du chercheur, comblé de savoirs et de papiers et dont la seule présence antagonise les manques de celle-là qu'elle observe et interroge, comment sortir de cette opposition par une démarche scientifique associant l'enquêtée pour atteindre et décrire ces savoirs profanes ? J'estime qu'il faut prendre en considération les négociations et les recompositions, qui relèvent de savoirs profanes mis en pratique par des mères sans papiers lorsqu'elles tentent de créer un équilibre au sein des intersections et des idéologies. La vérification des données s'est faite individuellement avec les participantes, après la transcription des entretiens et la verbalisation des intuitions. Une seconde fois un *sensing* collectif a eu lieu début juillet dans la « Maison des femmes »⁴ d'Anvers en présence d'autres femmes sans papier.

5. Conclusion

Dans les idéologies des discours publics comme des discours académiques, les migrantes sans papiers sont vues comme des « sans ». A l'aide de d'une analyse basée sur la pensée intersectionnelle je veux déconstruire cette notion 'des sans papiers'. Cette déconstruction apparaît au travers des différentes positions que prennent les mères migrantes sans papiers sur le grill de l'intersectionnalité. Depuis sa position, la mère sans papier négocie et compose sa relation avec son entourage. Elle y rencontre des contraintes et des possibilités d'émancipation par rapport à sa position. De là se constitue un savoir profane en trouvant de nouvelles réponses pour inventer une identité et des appartenances dans les sociétés postmodernes en cherchant à préparer un futur citoyen conformément aux attentes de la société d'accueil. Pour traiter méthodologiquement de ces positions, il est nécessaire de déconstruire également la relation entre chercheuse et participantes. On tente de sortir des rapports de domination asymétrique avec la méthodologie de *sensing*. Cette méthodologie veut prendre en compte la présence des intuitions sur des rapports de domination. Il est important à cet effet que les participantes soient associées aux résultats de la recherche. Leur intervention doit porter sur les résultats préliminaires, sur les niveaux micro (chercheuse-participante), meso (institutionnelle) et macro (la société, les discours dominants). La relation entre la chercheuse et les participantes doit être déconstruit de manière à donner la possibilité d'impliquer les participantes, tant individuellement qu'en groupe, à la construction de la science.

6. Références et bibliographie

Derycke, M. (2010), Ignorance and translation, artefacts for practices of equality, In Jan Masschelein, dir. *Educational Philosophy and Theory*, Blackwell Publishing.

⁴ Het vrouwenhuis, à Anvers, est une maison qui accueille seulement des femmes sans papiers. L'ambiance y est conviviale, diverses activités et repas y sont organisés. A Anvers cette maison a été un endroit important pour ma recherche.

- Erel, U. (2009), *Migrant mothers transforming citizenship*, Aldershot: Ashgate.
- McCall, L. (2005), The Complexity of Intersectionality. *Signs: Journal of Women*, In *Culture and Society* 30(3): 1771-1800.
- Pinxten, R. (2009), Universalism and Relativism of Knowledge Dissipate. The Intercultural Perspective, *Worldviews and Cultures*, Springer Netherlands, vol. 10, pp 191-200.
- Rancière, J. 1987, *Le Maître ignorant. Cinq Leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, Fayard.
- Ruddick, S., 1989, *Maternal Thinking: Towards a politics of peace*, Beacon Press, Boston, MA.